**Littérature sur la vie des Noirs dans les montagnes : Race et représentation dans un domaine littéraire américain émergent**

**Anthony Kwame Harrison**

**Virginia Tech**

**Résumé :** Dans cet article, je me penche sur l’émergence d’une tradition littéraire en cours de développement, axée sur les Afro-Américains vivant dans les régions montagneuses. Dans ce contexte, je discute de l’apparition du terme « Affrilachien » - combinant Africain(-Américain) et Appalachien - en tant qu’identité montagnarde noire américaine distincte. Je passe également en revue trois livres postérieurs aux années 1970, tous écrits par des auteurs afro-américains au cours de différentes décennies, qui illustrent les contours importants du développement de ce champ littéraire : *The Chaneysville Incident* (1981) de David Bradley, *Colored People* (1994) de Henry Louis Gates Jr et *The Birds of Opulence* (2016) de Crystal Wilkerson. Ces trois ouvrages présentent des visions alternatives de l’appartenance de la population noire aux montagnes et de la façon dont elle négocient les structures racistes qui ont historiquement œuvré pour nier ses lien avec elles. En retraçant les différences entre les trois livres, je souligne une progression constante vers des attachements plus libératoires et affectifs à la terre. En fin de compte, je soutiens que l’émergence de cette nouvelle tradition littéraire, centrée sur la vie montagnarde de la population noire, affirme et fait progresser les liens ancestraux des Afro-Américains avec les montagnes, et ouvre la voie à la reconnaissance de leur place contemporaine parmi elles.

**Mots-clés :** Montagnes, Noirs américains, Littérature, Représentation, Appalaches

**Introduction**

La Grande migration afro-américaine (entre 1910 et 1970) des campagnes du Sud vers les villes du Nord et du Midwest a modifié la représentation de la population noire aux États-Unis (É.-U.), qui est passée d’une culture populaire vernaculaire à une culture essentiellement urbaine.[[1]](#footnote-1)Cependant, à partir des années 1970, un phénomène de migration inverse - vers les lieux que les familles noires avaient quittés au début du siècle - s’est amorcé. Il n’est pas surprenant que le domaine de la littérature afro-américaine ait suivi le mouvement. Alors qu’auparavant, les écrivains noirs américains mettaient principalement en avant la sophistication et les luttes urbaines,[[2]](#footnote-2) un intérêt renouvelé pour la ruralité méridionale est apparu dans les dernières décennies du XXe siècle. Pourtant, parmi ces rebondissements littéraires, les expériences des Noirs vivant dans les montagnes sont restées largement invisibles.

Cette invisibilité a conforté l’idée dominante selon laquelle les Noirs n’ont pas leur place dans les régions montagneuses. Cette perception de la géographie raciale repose en partie sur la croyance erronée selon laquelle le Sud des États-Unis - région considérée par beaucoup comme l’épicentre de la vie culturelle noire américaine - est essentiellement plat. En réalité, la chaîne de montagnes des Appalaches, qui, dans sa totalité, s’étend à l’est des États-Unis de l’Alabama au Canada, couvre un territoire (et une altitude) importants dans les États traditionnels du Sud comme le Kentucky, le Tennessee, la Virginie, la Virginie-Occidentale et la Caroline du Nord. Non seulement les Afro-Américains vivent dans les régions montagneuses de ces États depuis des siècles (Cabbell, 1980), mais ils sont également présents, de façon plus modeste mais non moins importante, dans les montagnes du Nord-Est des États-Unis et de l’Ouest américain (voir DuBois 2007 [1940] ; Woods, 2021).[[3]](#footnote-3)

Dans cet article, j’explore l’émergence d’un champ littéraire centré sur les Afro-Américains qui vivent dans les montagnes. Dans ce contexte, je me penche sur une sélection d’ouvrages publiés après les années 1970 et consacrés à la vie des Noirs dans les montagnes. Alors qu’une poignée de recueils de nouvelles et d’essais ont été écrits sur ce sujet (voir par exemple Hooks, 2009 ; Spriggs et Paden, 2018), je me concentre sur les romans et les mémoires en tant qu’exemples d’écrits plus conséquents qui mettent en scène les communautés montagnardes noires. Cette spécificité me permet, d’une part, de mettre en lumière des œuvres durables et plus volumineuses, qui présentent les communautés montagnardes noires comme leur thème principal et, d’autre part, d’obtenir une couverture plus complète de ce thème.[[4]](#footnote-4) La pénurie historique d’écrits sur les Afro-Américains vivant dans les montagnes est particulièrement significative compte tenu de la fréquence avec laquelle les métaphores montagnardes apparaissent dans les traditions littéraires et politiques noires. Langston Hughes, James Baldwin, Martin Luther King Jr. et bien d’autres ont utilisé les montagnes comme d’importants outils symboliques lors de leurs appels à la prise de conscience et à l’élévation raciale. Bien qu’elles apparaissent rarement comme éléments de décor naturels majeurs de la littérature noire, les montagnes occupent manifestement une place importante dans l’imaginaire littéraire de la population noire.

Je me concentre principalement sur trois livres, tous écrits par des auteurs afro-américains, qui représentent à mon avis des étapes importantes dans le développement de ce genre littéraire émergent. Le roman de David Bradley, *The Chaneysville Incident*, publié en 1981, est l’une des premières œuvres d’un écrivain afro-américain postérieures au mouvement des droits civiques à mettre en scène des Noirs vivant dans les montagnes. Les mémoires d’Henry Louis Gates Jr., *Colored People*, publiés en 1994, ont prolongé cette tradition - en fait, peu de livres, voire aucun, sur les communautés montagnardes noires ont été rédigés dans l’intervalle - et, de manière notable, ont anticipé le développement d’un mouvement littéraire affrilachien distinct visant à mettre en lumière les expériences et les points de vue de la population noire de Appalaches. Le terme « Affrilachien », qui combine les termes Africain(-Américain) et Appalachien, est attribué au poète du Kentucky Frank X Walker, l’un des membres fondateurs d’un collectif appelé « The Affrilachian Poets » (Taylor, 2011). Un autre membre fondateur, Crystal Wilkerson, est l’auteur du roman *The Birds of Opulence* (2016), qui constitue un exemple de cette tradition littéraire naissante.[[5]](#footnote-5) Bien qu’il ne s’agisse pas des seuls ouvrages publiés après les années 1970 sur la vie des Noirs dans les montagnes américaines, leur sujet contemporain (c’est-à-dire non historique) et la place centrale qu’occupent les montagnes dans leurs récits en font des choix appropriés pour retracer la généalogie d’un mouvement littéraire naissant qui cherche à reconnaître et à ouvrir un espace pour les Noirs des zones montagneuses.

**Affrilachie : baromètre de la littérature montagnarde noire**

En faisant de l’identité affrilachienne une identité distincte, Walker n’a pas seulement attiré l’attention sur l’invisibilité des Noirs des Appalaches, il a également remis en question les notions fixes d’identité appalachienne, créant ainsi un espace pour « toutes sortes d’identités dissimulées dans la région » (Taylor, 2011). Il s’agit notamment de groupes sociaux auparavant non reconnus - par exemple, les Appalachiens homosexuelles - ainsi que de diversités intersectionnelles au sein des groupes sociaux (voir Appiah, 1994). Au cours de la dernière décennie, ces révisions de l’identité de cette région ont donné naissance à une multitude d’écrits affrilachiens. La plupart de ces écrits prennent la forme de poèmes (voir Spriggs et Paden, 2018) et de nouvelles (voir Turner, 2021), mais un certain nombre de romans et de mémoires ont également vu le jour. En outre, la recherche universitaire sur les communautés noires des Appalaches s’est considérablement développée. Au printemps 2024, le *Journal of Appalachian Studies* a publié un numéro spécial sur les Noirs des Appalaches ; au même moment, June Appal Recordings - label basé depuis longtemps dans le Kentucky - a publié sa première collection définitive de musique hip-hop des Appalaches, dans laquelle figurent principalement des artistes noirs des Appalaches (*No Options*, 2024). Les Noirs des Appalaches connaissent un moment de reconnaissance sans précédent. À travers l’examen de ces trois ouvrages, écrits au cours de différentes décennies, je retrace la relation dynamique entre les montagnards noirs et l’évolution de leur sentiment d’appartenance à la race noire dans ces environnements montagneux.

Bien que les trois récits que j’évoque se déroulent dans les Appalaches, je maintiens que le projet d’inscrire la vie des Noirs dans les montagnes représente une intervention symbolique importante dont les implications dépassent la région des Appalaches. L’élargissement des représentations de l’Amérique africaine aux habitants des communautés montagnardes affirme la diversité des expériences des Noirs aux États-Unis, s’opposant ainsi aux présentations unidimensionnelles de la vie des Noirs qui alimentent les stéréotypes populaires et les notions d’essentialisme racial (Appiah, 1994). Souvent, notamment dans les Appalaches, il existe des communautés afro-américaines importantes, bien qu’historiquement non reconnues (Cabbell, 1980). Cependant, même dans les régions montagneuses où les Noirs ne constituent pas une démographie significative, le projet de dépeindre la vie des Noirs dans ce qui est essentiellement un « espace frontalier racial » élargit la géographie raciale imaginée, remettant en question les notions selon lesquelles les Noirs n’appartiennent qu’à certains environnements. En effet, l’un des résultats importants de ce travail est de recadrer la compréhension de toutes les régions montagneuses - qu’il s’agisse des Appalaches ou des montagnes Vertes du Vermont - comme des espaces exclusivement blancs (Anderson, 2015).

Briser l’hégémonie blanche sur les espaces montagneux contribue également à faciliter l’intégration des résidents et des vacanciers non blancs (Harrison, 2013). Là où, historiquement, ces individus étaient considérés comme n’ayant pas leur place - et donc sujettes à des micro-agressions,[[6]](#footnote-6) à des difficultés anormales et à des hostilités ouvertes - ces auteurs améliorent les possibilités pour les migrants non blancs qui tentent de créer de nouveaux foyers et pour les visiteurs non blancs intéressés par des activités récréatives en représentant par écrit la vie des Noirs dans les montagnes.

Pour les Noirs des Appalaches en particulier et les montagnards noirs en général, l’émergence d’un canon littéraire affrilachien potentiel est le signe d’une affirmation importante de l’identité et de l’appartenance.[[7]](#footnote-7) S’inspirant des théories de Paulo Freire (1993), de nombreuses recherches confirment les liens entre l’alphabétisation et le développement d’une conscience critique (voir par exemple Seider et al., 2020). Dans son étude sur les espaces littéraires afroféministes en Suisse, Pamela Ohene-Nyako (2019) a constaté que les premières lectures des femmes de couleur mettant en scène des peuples et des cultures auxquels elles pouvaient directement s’identifier ont eu des effets libérateurs. Il s’agissait notamment de la reconnaissance, pour la première fois, de leur manque de représentation dans la littérature dont elles ont soufferts auparavant, de sentiments d’affirmation et de validation et, en fin de compte, d’autonomisation (Ohene-Nyako, 2019). De même, lorsque les résidents afro-américains des régions montagneuses trouvent des écrits qui mettent l’accent sur leurs vies et leurs histoires, il est possible d’éveiller de nouveaux plans de conscience politique qui vont à l’encontre des images dominantes d’ignorance et d’apathie des populations rurales, montagnardes et noires.

Dans la suite de cet article, je discute des trois livres sélectionnés, en soulignant la façon dont ils représentent des efforts progressifs pour encadrer la relation qu’entretiennent les Noirs avec les montagnes. Selon moi, ces efforts ne remettent pas seulement en question les idées existantes selon lesquelles les Noirs ne sont pas à leur place dans les montagnes, ils proposent de nouvelles conceptions de la libération des Noirs fondées sur des attachements affectifs entre plusieurs générations de personnes et la terre (Huehls, 2021). Au préalable, je décris brièvement l’association hégémonique entre la blanchitude et les montagnes que ces écrivains noirs contestent et à laquelle ils répondent.

**Imaginaire racial blanc : Nature sauvage blanche, montagnes Blanches**

La perception courante selon laquelle les Afro-Américains ne sont pas à leur place dans les montagnes est inextricablement liée à leur relation historiquement difficile avec les espaces sauvages. Il existe une littérature abondante sur les pratiques d’exclusion qui ont contribué à l’invisibilité des Noirs et à leur aversion générale pour les grands espaces (voir Finney, 2014 ; Krymkowski, 2021). L’idée même de *nature sauvage*, en particulier dans le contexte nord-américain, est une conception humaine blanche. Alors qu’elle suggère l’absence de civilisation et d’intervention humaine, la délimitation et la préservation de ces *espaces sauvages* ne peuvent être réalisées que par l’établissement de frontières (DeLuca et Demo, 2001 ; Guyot, 2011). Les frontières impliquent une combinaison d’éléments naturels et sociaux. Alors que les frontières topographiques sont presque toujours le fruit d’une délimitation humaine (Fall, 2005), les frontières les plus évidentes s’appuient sur des éléments naturels, en particulier des éléments du paysage comme les montagnes et les cours d’eau, qui ne sont pas faciles à traverser. En conséquence, la plupart des zones montagneuses, même celles fortement peuplées, sont baignées d’images de nature sauvage et associations à celle-ci.

Lorsque les Européens sont arrivés dans l’hémisphère occidental, leurs interactions avec l’environnement, y compris avec les millions de personnes qui y résidaient, étaient régies par une *géographie morale* qui autorisait la conquête (Meeker, 1973). George Lipsitz (2011) théorise cette séparation entre les humains et la nature, avec l’impératif pour les premiers de conquérir la seconde, comme une manifestation précoce d’un *imaginaire spatial blanc*. Ces topographies racialisées « idéalis[ai]ent des espaces "purs" et homogènes, des environnements contrôlés et des modèles prévisibles de conception et de comportement » (Lipsitz, 2011, p. 29). L’environnement naturel devait être maîtrisé, des enclaves de civilisation devaient être créées et, « pour bénéficier d’espaces purs et homogènes, les populations "impures" [devaient] être éliminées et marginalisées » (Lipsitz, 2011, p. 29). Tout au long de la période coloniale et jusqu’à l’expansion vers l’Ouest des États-Unis nouvellement créés, des philosophies racistes, comme la *grande chaîne de la vie* et la *destinée manifeste*,[[8]](#footnote-8) ont façonné les rencontres des colons européens avec la nature et les gardiens autochtones de la terre. Les Blancs, selon les idéologies dominantes, avaient le droit et le devoir de s’approprier le continent et de civiliser/coloniser ses habitants sous-humains. Sylvain Guyot décrit ces premières frontières écologiques comme des « zones de domination hautement racialisées, contestées et politisées » (2011, p. 683). La nature sauvage américaine créée, et plus particulièrement ses régions montagneuses, devrait donc être reconnue comme « non pas un fait naturel, mais une réalisation politique » (DeLuca et Demo, 2001, p. 55), avec une histoire et un maintien qui reconnaissent et invitent des groupes spécifiques de personnes à y pénétrer et, que ce soit de manière explicite ou implicite, imposent l’inclusion des autres.

Partant du principe que « toutes les relations sociales sont fondées sur des relations spatiales » (Hawthorne 2019, p. 5), Polly Pallister-Wilkins observe une ontologie relationnelle qui définit « l’humain et le non-humain comme mutuellement constitués dans et par les relations sociales » (2022, p. 4). Une telle approche reconnaît que le facteur humain existe en dehors des actions et des intentions humaines directes, ce qui permet de prendre en compte le rôle que jouent les montagnes, les terrains, les dénivelés, les forêts, les routes, les chemins de fer et autres - que Pallister-Wilkins qualifie « d’intrications plus qu’humaines » (2021, p. 3) - dans la détermination de la mobilité et de l’accès à des lieux particuliers. Dans les régions montagneuses, la mobilité et l’accès sont fortement limités, ce qui peut à la fois amplifier et annuler les hiérarchies sociales existantes. En tant que telles, les régions montagneuses sont des espaces productifs pour étudier la manière dont les groupes marginalisés, en l’occurrence les Noirs américains, se conforment, résistent et s’adaptent d’une manière ou d’une autre aux structures hégémoniques qui leur sont imposées.

**Littérature de la vie montagnarde noire**

*The Chaneysville Incident* (1981) est une œuvre pionnière de fiction sur la population noire des montagnes qui raconte les expériences de John Washington, un professeur d’université noir, retournant dans sa petite ville de Pennsylvanie occidentale où il a grandi. John est invité par son mentor (et père de substitution) « Vieux Jack » Crawley, qui, des années plus tôt, avait enseigné à son jeune protégé les diverses techniques de l’artisanat du bois réservé aux hommes. Bien que l’un des thèmes majeurs du livre de Bradley soit la dénonciation des manifestations les plus violentes de la suprématie blanche - tant après le mouvement des droits civiques qu’au-delà de la Ligne Mason-Dixon[[9]](#footnote-9)- *The Chaneysville Incident* met en avant une version de la masculinité montagnarde virile qui est remarquablement conventionnelle en ce qu’elle privilégie la maîtrise de l’*homme* sur *son* environnement immédiat. John et Vieux Jack sont tous deux liés à leur environnement montagneux d’une manière qui s’apparente à *l’imaginaire spatial blanc* de Lipsitz (2011). Ce sont des hommes fiers et rebelles, à la recherche de liberté dans la nature sauvage des montagnes, loin des femmes et des pièges de la civilisation.

Pourtant, Bradley ne dépeint pas ces hommes des bois noirs comme des simples d’esprit issus d’un trou perdu. John et Vieux Jack font généralement preuve de logique et de réflexion dans leur approche de la vie en montagne. Dans un passage particulièrement captivant, John traque un jeune cerf sur une crête montagneuse pendant une tempête de neige. Bien loin d’une soif brutale de sang, le lecteur ne peut qu’apprécier la science patiente, précise et stratégique de la chasse :

« Arrivé là, je connaissais bien mieux [le cerf]. Je savais qu’il était un peu plus grand que je ne l’imaginais... Il était intelligent aussi... il a pris conscience de ma présence. Pas de quelque chose, mais de moi. Il ne m’avait pas repéré, ni senti, et il n’était pas conscient de ce que j’étais, mais il n’y avait aucun doute dans son esprit qu’il y avait quelque chose derrière lui qui ne devrait pas y être, et il se déplaçait donc plus rapidement... Mais j’avais encore ma chance parce qu’il ne courait pas ». (p. 245, 247)

L’histoire de John est celle d’un Noir cérébral qui se redécouvre dans les montagnes sauvages. John est excité par le frisson de la chasse et, en particulier, par le retour de son instinct de chasseur, qui se juxtapose à l’apprentissage théorique qui a défini ses accomplissements en ville. À la fin du livre, John se sent plus que chez lui dans les montagnes ; il leur appartient.

Dans *Colored People* (1994), des mémoires initiatiques, Gates évoque la disparition des communautés noires des montagnes en décrivant le lieu qui a bercé son enfance : un petit quartier noir niché dans les monts Allegheny.[[10]](#footnote-10) La nostalgie de Gates pour une époque désormais révolue s’intensifie alors qu’il raconte la perte d’isolement de sa communauté à la suite de la déségrégation, de l’introduction de la télévision et des changements économiques nationaux. Pour Gates, la relation entre les Noirs et la nature sauvage des montagnes est similaire à celle décrite par Bradley. Par le biais d’un récit hyperbolique, Gates raconte qu’il « n’a jamais connu d’endroit où les personnes de couleur étaient aussi férues de montagnes et d’eau, de fleurs et d’arbres, de pêche et de chasse » (p. 16). Son oncle Jim, en particulier, chassait et pêchait « comme si les bois lui appartenaient » (p. 158 - souligné dans l’original).

L’oncle Jim invite son jeune neveu à faire la distinction entre les *lois de l’homme* et les *lois de Dieu*. Indépendamment de ce que les premières précisent au sujet des permis de chasse, des saisons et des quotas, l’oncle Jim suit le code moral de Dieu. Pour lui, les animaux ont été mis sur terre pour être chassés et mangés. Ce point de vue a été repris par Bell Hooks, féministe noire du Kentucky, lorsqu’elle a parlé d’une « sous-culture noire contre-hégémonique [...] généralement nichée dans les vallons, les collines et les montagnes et gouvernée par des croyances et des valeurs contraires à celles de la culture dominante » (Hooks, 2009, p. 8, 20).

L’aptitude à chasser, tant pour John Washington (qui dit se méfier des gardes-chasse) que pour l’oncle Jim, met en lumière les questions de propriété foncière et de droits légaux. Les deux hommes refusent de respecter les lois sociétales existantes et pourraient donc être qualifiés de braconniers. Or, la réglementation de la chasse aux États-Unis a été introduite pour restreindre l’accès des Afro-Américains à des sources de nourriture autonomes ainsi que pour limiter leur possession d’armes à feu, deux instruments d’autodéfense (Krymkowski, 2021). Par conséquent, ces montagnards noirs, par leurs actions et leurs pratiques, remettent en question les notions conventionnelles de propriété et de citoyenneté en proposant d’autres relations entre les personnes, la société et la terre.

*The Birds of Opulence* (2016) représente un autre type de roman noir appalachien dont la genèse peut être reliée à la fois à la désignation par Walker de « l’Affrilachie » comme lieu distinct (voir ci-dessus) et aux interventions importantes de Gates (et d’autres) concernant la manière dont l’Amérique noire devrait être pensée et représentée. Dans les premières pages de *Colored People*, Gates déclare qu’il n’est pas « n’importe quel Noir » ni un « citoyen du monde » :

« Je viens d’une époque et d’un lieu - Piémont, Virginie-Occidentale - et c’est un monde à part, un monde de différence. Ce n’est donc pas l’histoire d’une race, mais celle d’un village, d’une famille et de ses proches. Et d’une sorte de paix isolée. » (p. xv-xvi)

Plutôt qu’un déni de la *Négritude*, Gates plaide ici pour une précision des expériences noires, qui résistent à nos tendances à universaliser les races.

« Je veux être Noir, connaître la culture noire, me complaire dans ce que je pourrais parfois appeler la négritude, mais je veux le faire pour... faire l’expérience d’une humanité qui n’est ni incolore ni réductible à la couleur. » (p. xv)

Tout au long des années 1990, des intellectuels comme Lipsitz et Kwame Anthony Appiah ont attaqué les notions d’essentialisme racial en proposant que les identités, qui impliquent toujours un dialogue entre la façon dont les autres perçoivent une personne et la façon dont elle se perçoit elle-même, soient élaborées « à partir d’une boîte à outils d’options mises à disposition par notre culture et notre société » (Appiah 1995, p. 155). Cette boîte à outils diffère bien entendu en fonction de la race, de l’identité sexuelle, de la religion, de l’âge et du lieu. Ainsi, lorsque Gates annonce qu’il vient d’un lieu spécifique et d’un moment précis dans le temps, il délimite un contexte culturel particulier qui a donné forme à sa boîte à outils : elle est appalachienne et date d’une époque où les montagnes offraient encore un sentiment paisible d’isolement.

En ce sens, *Colored People* peut être considéré comme le prédécesseur de l’histoire de Wilkerson, qui raconte l’histoire de quatre générations de femmes noires vivant dans la communauté montagnarde fictive d’Opulence, dans le Kentucky. Contrairement à *Chaneysville* de John Washington, *Opulence* est présenté comme un monde centré sur les femmes. À l’instar Gates, Wilkerson déplore la perte du communautarisme, mais elle en identifie l’érosion dans ce que Mitchum Huehls décrit comme la « perte des attachements affectifs et empiriques à la terre et au lieu » (2021, p. 446). C’est dans la dynamique entre Minnie Mae Goode, la matriarche de la famille, et ses fils qui ont déménagé en ville que ce drame se joue à son apogée. Lorsque les jeunes hommes rentrent chez eux, gênés de leur apparence citadine, ils se moquent des habitudes campagnardes de leur famille et encouragent la vente de la propriété familiale, connue comme le « foyer ». Minnie Mae et les autres femmes d’Opulence reconnaissent un lien spirituel avec la terre. Pour elles, ce n’est pas une question de conquête, de maîtrise de l’artisanat du bois ou de mépris des lois. Leur compréhension de l’appartenance de la terre repose plutôt sur des liens empiriques et ancestraux.

Tout au long de *The Birds of Opulence*, le paysage montagneux est une source omniprésente de réconfort et de guérison. Les femmes Goode, en particulier, vivent les montagnes comme lieux de liberté, fortifiés par des « attachements durables à la terre, au lieu, à la famille et à la foi » (Huehls, 2021, p. 435). Même à la fin du roman, alors que trois des quatre générations de femmes Goode se sont éteintes et que la propriété familiale a été vendue à des « Blancs de la ville », les esprits ancestraux de la terre - peut-être Minnie Mae elle-même - font sentir leur présence, compromettant les efforts des nouveaux propriétaires pour embourgeoiser la maison en y creusant un étang artificiel (Wilkerson, 2016, p. 193).Ainsi, si *The Chaneysville Incident*, *Colored People* et *The Birds of Opulence* parviennent tous à placer les Afro-Américains dans un décor de montagnes, le roman de Wilkerson promeut le plus explicitement une notion contre-hégémonique du Noir montagnard, qui va au-delà d’étendre aux Noirs les droits et les capacités des Blancs à habiter les régions montagneuses. Les femmes noires d’Opulence n’appartiennent pas seulement aux montagnes ; leur lien métaphysique avec un environnement montagneux spécifique donne lieu à des formes plus importantes de justice et de libération des Noirs.

**Conclusion**

Bien que des millions d’Afro-Américains vivent dans les Appalaches, les Noirs, dans l’ensemble, continuent d’entretenir une relation difficile avec les montagnes. Cela s’explique en grande partie par le refus historique de reconnaître les communautés noires montagnardes (Cabbell, 1980). En inscrivant les Noirs dans les montagnes, les auteurs noirs d’aujourd’hui ébranlent les croyances sédimentées et activent de nouveaux imaginaires collectifs sur l’identité et l’appartenance des Noirs américains. En présentant ces trois ouvrages, il faut se rendre à l’évidence que les différences entre les espaces ruraux - par exemple, les dialectes et les coutumes locales - peuvent souvent être plus prononcées qu’en zone urbaine ; et en représentant ces espaces, chaque auteur prend la liberté d’écrire son monde en fonction de ses propres valeurs, sensibilités et priorités. Néanmoins, dans tous ces ouvrages, nous découvrons des Noirs revendiquer leurs liens avec les montagnes et affirmer des identités noires qui peuvent offrir de nouvelles façons de penser la race et le racisme en relation avec l’espace.

Deux ans après la publication de *Colored People*, Bell Hooks a publié *Bone Black* (1996), des mémoires sur son enfance dans le Kentucky. À l’exception de quelques mentions de la vie « sur la colline » dans un premier chapitre, les montagnes sont absentes du récit de Hooks (p. 10). Treize ans plus tard, Hooks a publié *Belonging*, un recueil d’essais relatant son parcours de vie en lien avec les « questions de lieu et d’appartenance » (2009, p. 3). Dans ce dernier ouvrage, elle évoque sans cesse la façon dont son enfance dans les collines du Kentucky, parmi « les montagnards, les péquenauds [et] les Appalaches », l’a façonnée (p. 13).La différence frappante entre ces deux ouvrages illustre l’impact de l’émergence de l’Affrilachie en tant que lieu visible dans le paysage américain, ce qui, à son tour, a contribué à faire reconnaître les montagnes comme des sites potentiels d’expériences et de perspectives noires jusqu’alors inexplorées. Les trois livres abordés représentent des moments instructifs dans cette évolution. Le développement d’une nouvelle tradition littéraire centrée sur la vie montagnarde de la population noire confirme et fait progresser les liens ancestraux des Afro-Américains avec les montagnes et la place qu’ils y occupent aujourd’hui.

**Références :**

Anderson, E.,– 2015. "The White Space." *Sociology of Race and Ethnicity* vol. 1, no. 1, 10-21.

Appiah, K.A., – 1994. “Identity, Authenticity, Survival: Multicultural Societies and Social Reproduction.” In Charles Taylor *Multiculturalisms: Examining the Politics of Recognition* (expanded edition). Princeton, NJ: Princeton University Press, 149-163.

Bradley, D.,– 1981. *The Chaneysville Incident.* New York: Avon.

Cabbell, E. J., – 1980 "Black Invisibility and Racism in Appalachia: An Informal Survey." *Appalachian Journal* vol. 8, no. 1, 48-54.

DeLuca, K., and Demo, A.,– 2001. “Imagining Nature and Erasing Class and Race: Carleton Watkins, John Muir, and the Construction of Wilderness.” *Environmental History* vol. *6*, 541-560. <https://doi.org/10.2307/3985254>, retrieved 28 April 2024.

DuBois, W.E.B., 2007 [1940]. *Dusk of Dawn: An Essay Toward an Autobiography of a Race Concept .* New York: Oxford University Press.

Fall, J., – 2005. *Drawing the Line: Nature, Hybridity and Politics in Transboundary Spaces*. New York: Routledge.

Freire, P., – 1993 . *Pedagogy of the Oppressed*, trans. M. B. Ramos. New York: Continuum.

Gates Jr., H. L.,– 1994. *Colored People*. New York: Alfred A. Knopf.

Guyot. S., – 2011. “The Eco-Frontier Paradigm: Rethinking the Links between Space, Nature, and Politics.” *Geopolitics*, vol. 16, 675-706.

Hawthorne, C., – 2019. "Black Matters are Spatial Matters: Black Geographies for the Twenty‐first Century." *Geography Compass*, vol. 13, no. 11, <https://doi.org/10.1111/gec3.12468>, retrieved 2 September 2024.

hooks, b., – 1996. *Bone Black: Memories of Girlhood.* New York: Henry Holt and Company.

hooks, b., – 2009. *Belonging: A Culture of Place*. New York: Routledge.

Huehls, M.,– 2021. “The Radical Conservatism of Black Rural Literature.” *Contemporary Literature* vol. 61, no. 4, 432-450. <https://doi.org/10.3368/cl.61.4.431>, retrieved 28 April 2024.

Isenberg, A. C., and Richards Jr, T.,– 2017. “Alternative Wests: Rethinking Manifest Destiny.” *Pacific Historical Review* vol. 86, no. 1, 4-17. <https://doi.org/10.1525/phr.2017.86.1.4>, retrieved 28 April 2024.

Krymkowski, D. H.,– 2021. *The Color of Culture: African American Underrepresentation in the Fine Arts and Outdoor Recreation*. Lanham, MD: Lexington Books.

Lipsitz, G.,– 2011. *How Racism Takes Place*. Philadelphia, PA: Temple University Press.

Meeker, J. W.,– 1973. “Red, White, and Black in the National Parks.” *The North American Review* vol. 258, 3-7.

*No Options: Hip-Hop in Appalachia*, – 2024. Whitesburg, KY: June Appal Recordings, www.appalshop.org

Ohene-Nyako, P., – 2019. “Uses of Black/African Literature and Afrofeminist Literary Spaces by Women of Colour in French-Speaking Switzerland.” In Akwugo Emejulu and Francesca Sobande (Eds.), *To Exist is to Resist: Black Feminism in Europe.* London: Pluto Press, 103-115.

Pallister-Willins, P., – 2022. “Whitescapes: A Posthumanist Political Ecology of Alpine Migrant (Im)Mobility.” *Political Geography*, vol. 92, <https://doi.org/10.1016/j.polgeo.2021.102517>, retrieved 2 September 2024.

Seider, S., El-Amin, A., and Kelly, L. L., – 2020. “The Development of Critical Consciousness.” In Lene Arnett Jensen (ed.), *The Oxford Handbook of Moral Development: An Interdisciplinary Perspective*, New York: Oxford University Press, 203-221.

Spriggs, B. L., and Paden, J., (Eds.). – 2018. *Black Bone: 25 Years of the Affrilachian Poets*. Lexington, KY: University Press of Kentucky.

Sue, D. W., Capodilupo, C. M., Torino. G. C., Bucceri, J. M., Holder, A., Nadal, K. L., and Esquilin, M., – 2007. “Racial Microaggressions in Everyday Life: Implications for Clinical Practice.” *American Psychologist*, vol. 62, no. 4, 271-286.

Taylor, K. T.,– 2011. “Naming Affrilachia: Toward rhetorical ecologies of identity performance in Appalachia.” *Enculturation: A Journal of Rhetoric, Writing, and Culture* vol. 10, <https://enculturation.net/naming-affrilachia>, retrieved 2 September 2024.

Turner, W. H., – 2021. *The Harlan Renaissance: Stories of Black Life in Appalachian Coal Towns.* Morgantown, WV: West Virginia University Press.

Wilkerson, C.,– 2016. *The Birds of Opulence*. Lexington, KY: University of Kentucky Press.

Wood, A. W., – 2021. *Black Montana: Settler Colonialism and the Erosion of the Racial Frontier, 1877–1930*. Lincoln: University of Nebraska Press.

1. Tout au long de cet article, j’utilise les termes « Afro-américain » et « Noir (américain) » comme synonymes. [↑](#footnote-ref-1)
2. Bien sûr, une poignée d’auteurs afro-américains du début du XXe siècle, dont Zora Neale Hurston et Richard Wright, ont situé leurs écrits dans des régions rurales du Sud. [↑](#footnote-ref-2)
3. Les monts Adirondacks à New York, les monts Berkshire au Massachusetts, les montagnes Vertes au Vermont et les montagnes Blanches au New Hampshire sont tous des sous-ensembles des Appalaches qui ne font pas partie de la région culturelle appelée « Appalachia ». [↑](#footnote-ref-3)
4. Je ne prétends pas connaître tous les romans et mémoires qui mettent en scène des Noirs américains dans les montagnes, mais le projet de dresser une liste quasi exhaustive est plus facile à réaliser pour des ouvrages longs que s’il s’agissait d’ouvrages plus courts. [↑](#footnote-ref-4)
5. Alors qu’une grande attention a été accordée à l’émergence de la poésie affrilachienne (voir Taylor, 2011 ; Spriggs et Paden), je me concentre en particulier sur la prose littéraire, un genre au public potentiel plus large. [↑](#footnote-ref-5)
6. Les micro-agressions sont « de brèves et banales humiliations verbales, comportementales et environnementales quotidiennes, intentionnelles ou non, à travers des propos hostiles, désobligeants ou des insultes raciales négatives à la personne ou au groupe visé » (Sue et al., 2007, p. 273). [↑](#footnote-ref-6)
7. La publication en 2018 de *Black Bone: 25 Years of the Affrilachian Poets* (Spriggs et Paden, 2018)a constitué une étape importante vers l’établissement d’un tel canon. [↑](#footnote-ref-7)
8. Le terme de *destinée manifeste* symbolise une combinaison « d’idéologie américaine, de politique fédérale, d’action colonisatrice, de domination démographique et de conquête militaire » qui a justifié et alimenté l’expansion des États-Unis au XIXe siècle (Isenberg et Richards, 2017, p. 5). [↑](#footnote-ref-8)
9. La ligne Mason-Dixon est une démarcation qui sépare le Nord et le Sud des États-Unis, les deux camps opposés lors de la Guerre de Sécession, qui avaient des lois différentes en matière d’esclavage et de ségrégation. [↑](#footnote-ref-9)
10. Les monts Alleghany sont une partie de la chaîne de montagnes des Appalaches, situés principalement en Virginie-Occidentale. [↑](#footnote-ref-10)